

20 AVR. 1977

ENDA/EV/9066

BRASSEUR

ETUDES PREPAREES A LA DEMANDE DU CILSS (OUAGADOUGOU) ET DU CLUB DES AMIS DU SAHEL (PARIS)

ESSENCE ET DEVENIR
DE L'HABITAT SAHELIEN
(Résumé)

ENDA
Mars. 1977

Fonds Documentaire IRD



010022590



Fonds. Documentaire IRD
Cote: B* 22590 Ex 1

Amiguel

ENDA : Le programme "Formation pour l'Environnement" est commun à l'Institut Africain de Développement et de Planification (IDEP-DAKAR), au Programme des Nations Unies pour l'Environnement (UNEP-NAIROBI) et à l'Organisation Suédoise pour le Développement International (SIDA-STOCKHOLM).

ENDA : B.P. 3370, DAKAR, Sénégal

L'Etude sur l'habitat sahélien a bénéficié d'un appui de la Coopération Française et de l'ORSTOM.

ESSENCE ET DEVENIR DE L'HABITAT SAHELIEEN (1)

(Résumé du rapport en cours d'achèvement)

Il serait absurde d'imaginer un habitat sahélien différent de tout l'habitat africain. Il en partage tous les caractères, quelles que soient l'histoire et les croyances des groupes concernés et la frontière, pas plus en matière de géographie humaine que biologique n'est affirmée, du Cap-Vert au Lac Tchad, insaisissable au travers des années, mais présente cependant par ses conséquences. Cet habitat, au niveau de la famille est la délimitation d'un espace autour duquel s'ordonnent, par l'intermédiaire des cellules fondamentales que sont les cases, ses membres, chacun suivant son rang, souvent selon une orientation bien déterminée ; l'image des ancêtres n'y est pas oubliée ; la maison est chargée de signification spirituelle.

Le caractère sahélien s'affirme plus directement par les genres de vie et les milieux originaux, ceux-ci conditionnant en partie ceux-là. Les genres de vie diffèrent notablement. Sur la face saharienne du Sahel, l'élevage est seul possible en raison de la longueur de la saison sèche, de la faiblesse des pluies qui ne laissent croître que les prairies d'hivernage très fugaces, une brousse clairsemée, et n'offrent des ressources en eau que tout à fait temporaires, sauf exception. Ce domaine est celui de la transhumance ; passée la période des pluies, il doit être abandonné au profit des régions plus clémentes, où persistent l'eau, au moins sous la forme d'une nappe phréatique, ainsi que divers types de pâturages. Ainsi l'habitat devra-t-il se déplacer sans cesse au cours des saisons sur des distances plus ou moins longues, de l'ordre de la dizaine à la centaine de kilomètres. Il n'y a pas d'implantation vraiment permanente.

(1) Texte rédigé par Gérard BRASSEUR, directeur de recherches ORSTOM (Paris) et consultant ENDA, rédigé après une mission au Sahel et avec la contribution de responsables et chercheurs de la Haute-Volta, du Mali, du Niger et du Sénégal.



Sur la face soudanienne du Sahel, la saison des pluies, par sa longueur et son abondance relative permet l'agriculture céréalière, donc théoriquement la stabilité de l'habitat ; cependant l'inégale valeur des sols, leur perte rapide de fertilité à l'usage, entraînent la dilution des champs au travers des terroirs, leurs déplacements fréquents à des distances parfois trop longues pour ne pas inciter les paysans à s'installer au milieu des champs et à ne retourner au village qu'une fois la période des cultures terminées. Il y aura donc un habitat double au cours de l'année.

Enfin un cas particulier relève de ces populations qui en milieu nettement sahélien pratiquent l'agriculture, ac. rochées aux vallées des grands fleuves, Sénégal, Niger et leurs défluent ou au Lac Tchad. La crue annuelle rythme leur vie ; il faut s'en écarter quand elle arrive et profiter de son retrait pour les cultures désaisonnées, en principe les plus fructueuses. Souvent pour parer aux difficultés de circulation dans ces milieux amphibies, l'habitat se déplacera, si courtes soient les distances, (de l'ordre du kilomètre). La crue amène aussi les populations de pêcheurs à changer fréquemment d'emplacement.

Cette instabilité de l'habitat entraîne sa précarité. Il n'y a pas intérêt à le prévoir trop solide puisqu'il faut le déplacer sans cesse. Cette précarité a cependant une contrepartie : sa souplesse, il peut être remodelé au gré des nécessités, suivant la composition changeante de la famille, ceux qui partent, ceux qui viennent s'ajouter, et l'abondance des récoltes du moment (greniers). Mais le milieu imprime rudement sa marque. Chez les éleveurs, leur mobilité ne permet que l'utilisation d'un matériel léger et celui-ci est strictement déterminé, dérivé en droite ligne des produits de l'élevage : les peaux d'animaux, leur poil tissé en bandes, donnant dans les deux cas la tente. Les piquets qui le supportent sont tout aussi précieux pour leur propriétaire. Dans le Sahel qu'on appellera moyen, entre steppe et savane, la végétation arbustive prend corps, l'herbe est plus haute et plus dense ; le matériau végétal se prêtera à utilisation. Il l'est

électivement là où les sols sont surtout sablonneux, que ce soit chez les éleveurs répandus dans tout le Sahel que sont les Peul, ou chez de purs sédentaires comme les Wolof du Sénégal ou les Djerma du Niger. Sinon, là où le sol est plus cohérent, contenant de l'argile, celle-ci est utilisée pour monter les murs des cases. Généralement dans ce cas, la forme est ronde, ce qui assure une grande facilité de montage et une bonne résistance mécanique, et le toit est en paille, en forme de chapeau conique (Soninké, Mossi). Toutefois, la construction en argile entraîne des sujétions, obligeant, pour éviter le transport des matériaux, à se rapprocher des bas fonds où elle se trouve plus aisément, ainsi que l'eau pour la gâcher - qui est celle aussi dont on se sert pour la boisson.

Au travers de l'utilisation de ces matériaux, les effets du climat se laissent ressentir : qualité plus ou moins médiocre des argiles, rareté de la bonne paille, médiocrité des ressources en eau - et sur ces deux points la sécheresse a pu avoir une incidence, au moins à court terme. Toutefois, la longueur de la saison sèche, pendant laquelle les travaux agricoles sont réduits à presque rien, est un facteur favorable à l'habitat ; ce temps pourra être consacré à la quête, la préparation, la mise en oeuvre des matériaux ; la construction devrait en théorie être plus soignée. Une question cependant : pourquoi la pierre, rare mais non inexistante, est-elle si peu employée, presque à titre d'exception chez les Dogon du Mali, comme autrefois chez les Gangaran de Mauritanie ?

Ce schéma est vrai sans doute depuis des siècles, malgré la rareté de nos sources d'information et la difficulté de les interpréter. Une grande mutation s'est cependant effectuée à une époque qui n'a pas encore été datée avec précision : le passage de la case ronde au bloc rectangulaire à toit et terrasse de plusieurs pièces. Il semblerait que la zone de diffusion soit la vallée du Niger. Des auteurs ont pensé que la terrasse a existé de toute antiquité, notamment chez les populations les plus repliées sur elles-mêmes comme certains Voltaïques, d'autres, qu'elle a été

introduite d'Afrique du Nord par la progression de l'Islam. Il est un fait certain, c'est qu'elle correspond à un degré de sédentarisation élevé. Ce type de construction plus complexe à monter et destiné à durer plus longtemps dénote une agriculture déjà stabilisée, celle de régions plus fertiles et plus densément peuplées. On en situerait volontiers la diffusion au moment où le royaume bambara prend son essor (18e siècle). Toute l'évolution s'est faite dans ce sens et a trouvé son épanouissement dans des villes comme Diénné et Tombouctou - et s'identifie par conséquent avec un style citadin. Est-ce vraiment un progrès ? oui, dans la mesure où il permet de concevoir certaines formes architecturales et un certain urbanisme ; peut-être moins sûrement s'il se traduit par des structures moins adaptées au milieu et moins souples, quoique souvent le plan de la maison ait gardé sa conception originelle.

Actuellement, un vent de transformation semble souffler sur l'habitat des zones sèches de l'Afrique Occidentale. A bien réfléchir, il ne remonte pas à aujourd'hui, mais l'indépendance l'a certainement activé, au même titre que l'étonnante croissance des villes. Il se caractérise par une modification de la forme des cases, le carré se substituant au rond là où il domine. Ce phénomène a été observé il y a déjà longtemps au Sénégal où la case, tout en restant identique dans son matériau végétal, est devenue cubique, avec un toit pyramidal aux éléments en bois joints par des clous métalliques. Cette modification n'est pas heureuse dans les cases en argile, vu le soin plus grand que requerrait son montage et dans la mesure où l'on continue à superposer à cette structure le toit traditionnel conique. La diffusion de ce type a été extrêmement rapide dans toute la zone considérée et a été également observée au Tchad. Pourtant, un foyer de résistance demeure encore avec le pays mossi qui, s'il change sa forme de case, c'est pour introduire tout de suite parmi ses cases traditionnelles quelques unes de conception urbaine.

Dans tous ces cas, il ne s'agit pas véritablement de mutation car le plan, la conception de la maison restent identiques. Il s'agirait de savoir si l'adoption de la forme carrée apporte vraiment un gain de confort et de durabilité, ou si ce n'est seulement qu'une question de mode.

Beaucoup plus considérable apparaît la transformation de l'habitat liée à celle du genre de vie. Ainsi, les éleveurs ont de plus en plus tendance à se sédentariser ; ce n'est plus la totalité de la famille qui suit le troupeau dans ses déplacements, mais seulement quelques bergers qui continuent à vivre aux pâturages dans des conditions évidemment très frustes. La sédentarisation entraîne la modification en général progressive de l'habitat. Il a été remarqué que dans l'enclos désormais stable, apparaît d'abord le magasin en argile, substitué du grenier alors que la hutte subsiste comme logement. Cette constatation valable vers 1950 dans la boucle du Niger s'est confirmée en Mauritanie vingt ans plus tard. Dans ce cas, la sécheresse a joué un rôle de catalyseur puissant, entraînant le regroupement de la population dans des aires où elle se sentait moins vulnérable. Le mouvement semble aller en s'accéléralant avec substitution totale de la construction en argile à la tente, à la façon des populations sédentaires du voisinage.

Chez les Toucouleur de la Vallée du Sénégal, une évolution plus complexe s'observe, avec des causes multiples : une modification sensible du genre de vie due à l'accroissement des troupeaux qu'il faut à tout prix écarter des cultures. On s'éloignera par conséquent des levées de la vallée pour s'accrocher au plateau qui surplombe la zone périodiquement inondée. Deux faits nouveaux le permettent : la création d'une route moderne et le creusement de puits à beaucoup plus grande profondeur qu'autrefois (+20m). Les villages anciens très compacts sont donc en voie d'abandon et la population va désormais s'égrèner le long de la voie de circulation.

- 6 -

Mais du même coup, le processus d'urbanisation fait irruption: la maison en dur regroupant plusieurs pièces précédées par une véranda, le tout couvert de tôle ondulée. Ce schéma est plus ou moins bien respecté selon les capacités financières des propriétaires et le coût des matériaux. De la sorte, il s'observe le mieux à proximité de Dakar, là où les matériaux importés sont le moins grevés de frais de transport, où des industries du ciment et de ses dérivés existent aussi.

De façon générale, la couverture en tôle ondulée exerce une fascination sur l'ensemble de la population ; elle est signe de promotion, elle dure aussi très longtemps sous climat sahélien, sans besoin de réfection ou d'entretien, tous avantages qui font oublier son aspect inesthétique et surtout ses effets thermiques. La tôle ondulée gagne partout du terrain. Elle a conquis à peu près totalement le milieu urbain, moins coûteuse qu'elle est par rapport à la dalle de béton armé ; elle étend son emprise à partir des grandes villes, emprise qui s'atténue à mesure qu'on s'en éloigne ; elle sert également de battant de porte et supplante même, dans la case wolof, la paroi végétale. C'est dire que son attrait est irrésistible.

Les désirs de transformation sont donc réels, surtout chez ceux, de plus en plus nombreux qui ont vécu à la ville et ressentent du même coup comme une humiliation le fait d'"habiter" encore comme dans les temps anciens. Cependant, les moyens dont ils disposent, surtout dans les pays enclavés, sont dérisoires par rapport aux besoins ressentis.

On s'étonne tout de même de certaines réactions. Des paysans interrogés en pays djerma, près de Niamey, vivant encore dans la hutte de paille - qui n'est d'ailleurs pas plus inconfortable que certains types de cases d'allure plus moderne souhaiteraient construire des cases en argile comme ceux qui l'ont déjà fait

- 7 -

au village, mais regrettent de n'en avoir pas les moyens. Quels moyens? Il s'agit essentiellement de se constituer un stock de briques crues : l'argile existe dans le bas-fond qui borde le village et un puits moderne y a été aménagé ; il faut encore se procurer des troncs de rônier pour installer la terrasse et utiliser les services des spécialistes pour diriger la construction, mais tout ceci est possible à l'intérieur même du village, sans intervention monétaire. Il y a sans doute là un blocage psychologique : la hutte en paille est du domaine de la femme, construire en argile devient l'affaire des hommes.

Il existe des campagnes plus dynamiques, où le cercle de l'autosubsistance a été brisé depuis déjà pas mal d'années par le jeu du produit des cultures commerciales, spontanées ou dirigées dans le cadre d'aménagements comme la SAED au Sénégal, les opérations arachide et coton ainsi que l'Office du Niger au Mali, l'AAVV de Haute Volta. Les exploitations obtiennent des rentrées monétaires, faibles sans doute en niveau absolu, mais relativement importantes par rapport à la valeur de la production autoconsommée. Il y a là des possibilités de réemploi très divers. Dans les enquêtes de motivation pour la consommation, la modernisation de l'habitat vient toujours en bon rang, mais elle se heurte souvent à des obstacles spécifiques : le coût des machines, des matériaux et même à la difficulté de se les procurer, surtout dans les pays de l'intérieur. On préfère alors, une fois acheté le petit matériel d'exploitation, tels que charrues et charrettes dont la vulgarisation connaît actuellement un grand essor, et les gadgets, thésauriser comme par le passé sous la forme de bétail, capital certes, mais sans revenu véritable.

A noter aussi que dans les pays de forte émigration vers l'Europe comme chez les Soninké de la région de Kayes, une partie des transferts sont employés à l'amélioration de l'habitat (tôle ondulée) et aussi à la construction de mosquées.

La politique des gouvernements en matière d'habitat rural est généralement mal définie. Tous sont convaincus qu'il y a des besoins à satisfaire mais ils se refusent à en chiffrer l'énormité alors même que l'accroissement des centres urbains, et particulièrement des capitales, leur posent des problèmes inextricables. Ainsi donc, tous les efforts sont-ils reportés sur la restructuration des quartiers, l'aménagement des voiries, la construction d'habitations à loyers modérés.

Pour la campagne elle-même, outre les efforts consacrés à la sédentarisation des nomades à proximité d'équipements publics, il n'existe souvent que des projets ou, s'il s'agit de zones rurales aménagées, de commencements de réalisation souvent faussés par la hâte avec laquelle elles ont été menées et la faiblesse des moyens. Ces expériences méritent cependant une grande attention, même si elles sont des échecs ou des semi-échecs, pour les leçons qu'on peut en attendre. Il faudra méditer longuement l'expérience de Diéliba au Mali. Sans doute n'est-elle pas venue à terme, les paysans n'ont pas été satisfaits par les solutions qu'on leur a proposées, mais ils avaient tout de même accepté d'y participer, d'abandonner leur vieux village pour en construire un nouveau.

Les paysans du delta du Sénégal ont eux aussi accepté de venir s'installer dans les périmètres de la SAED et dans les villages types qui leur étaient destinés. Il semble que les solutions retenues pour eux n'aient pas donné également toute satisfaction; l'évolution de cet habitat ne témoigne d'aucun dynamisme; elle n'entraîne aucune option susceptible d'en infléchir le sens, mais il ne faudrait pas pour autant que les responsables se découragent et ne recherchent pas les correctifs indispensables.

- 9 -

A l'AAVV, aucun aménagement n'a été prévu pour les nouveaux villages qui s'installent, si ce n'est que les lots sont préalablement délimités sur le terrain : par contre, dans ces pays très secs, le fonçage de puits dotés de pompes à main est incontestablement un progrès remarquable pour les villageois.

Ces organismes semblent avoir adopté comme ligne de conduite qu'il faut d'abord que le paysan s'aide lui-même en augmentant sa capacité de production, en dégagant des surplus qu'il utilisera selon ses vœux ; ensuite seulement un effort public pourra être consenti.

Cependant, le paysan lui-même n'est pas encore suffisamment instruit pour être le juge infailible de ce que doit être son progrès ; il risque d'être influencé par la mode et les publicités ; il convient donc que les animateurs ruraux soient à même de le conseiller et de l'orienter. Des séminaires de formation à tous les niveaux doivent être prévus où les besoins seront exprimés, jaugés, confrontés avec les réalités, notamment en matière d'environnement, et les solutions recherchées en accord avec les intéressés.

Des réalisations témoins devraient pouvoir être proposées, tenant compte des expériences déjà nombreuses en matière d'utilisation de matériaux locaux améliorés, de plans d'habitations faciles à construire dans un cadre communautaire, d'équipements collectifs simples, tendant à améliorer l'hygiène et à faciliter les rapports sociaux. Ces réalisations devront faire intervenir plutôt des procédés nouveaux que des investissements en matériel coûteux et d'entretien délicat. Sans cet effet d'entraînement, il est à craindre que l'évolution ne se poursuive dans un sens anarchique, non conforme aux besoins et aux aspirations des populations, comme cela s'est vu en Europe lors de la révolution industrielle.

- 10 -

Il n'est pas besoin d'insister sur l'urgence de cette réflexion. Si les solutions réelles ne sont pas trouvées dans les dix ans qui viennent, la désaffection des campagnes par leurs habitants n'ira qu'en s'accroissant, les vidant de leurs éléments les plus dynamiques et les réduisant à une sorte de stérilisation tout aussi grave que celle due à la sécheresse. Dans le cas contraire, le paysan pourrait reprendre conscience de sa dignité, de son utilité sociale irremplaçable, de la joie qu'il peut toujours trouver dans un cadre ancestral adapté aux conditions modernes.

G.B.

19 Mars 1977

x

x

x